

Réflexions
mortuaires

Est-ce ça la mort ?

Étienne Nicolet est mort, un mauvais rhume de printemps, ce n'était pas grand chose à la base : la goutte au nez, des glaires qui traînent, un soleil qui fait éternuer. Bref, il en avait vu d'autres ! « Il en faut plus pour venir à bout d'un Nicolet ! » qu'il disait. Mais d'humides journées - froides journées où de fins rayons de soleil poussent à sortir, et qui glacent par surprise une fois à l'air - n'avaient en rien amélioré les choses. Étienne avait fini par ne plus sortir, il lisait dans le bureau, sirotait un verre de porto dans le salon, ou regardait sa femme tranquillement assise à repriser une paire de bretelles ou de chaussettes. Mais il toussait encore, le mal prolongeait son séjour dans un corps qui n'était pourtant pas encore au bout de son existence. Au fil du temps, il devait s'asseoir de plus en plus régulièrement, et toujours plus fourbu, il en vint à garder le lit. Les journées paraissaient d'autant plus longues que son humeur s'assombrissait. Au bout de quatre jours alité, Étienne s'éteignit.

L'infini en noir : la mort se résumait à cela. On en venait à se demander si l'on avait les yeux clos ou non. Du noir, à perte de vue. Enfin ! ... Rien que cela. Je fais quelques pas, rien ne change et de toutes les façons, je ne ressens même pas que je marche. Et comment savoir si je réussis à avancer puisque tout est noir. C'est bien différent de ce que nous apprenaient les curés au catéchisme. Pourquoi tant de solitude peut venir conclure une vie parmi tant de personnes ? pourquoi tant d'ombre alors que la vie n'était qu'explosion de couleurs ? Moi qui croyais au paradis, qui pensais accéder à un endroit où la joie était le maître mot, qui pensais pouvoir saluer le « Bon Dieu » en entrant, je me retrouve dans un lieu exempt de toutes les choses du monde. L'enfer, peut-être, qu'en sais-je ? Ou il me semble avoir déjà entendu parler d'une histoire de purgatoire, sorte de salle d'attente où les personnes attendent que « Notre Père » ait trouvé l'endroit le mieux approprié à notre après-vie. Mais à qui le demander de toute manière ? Des sentiments aux sensations, des êtres humains aux animaux. Même mes mains, je ne les voyais plus.

Je n'avais plus rien ! Le noir, le noir, le noir...

Qu'ils étaient loin maintenant ces temps si agréables. Je me rappelle étant jeune, ces chaudes journées d'été, je me promenais dans les champs aux couleurs mordorées. J'allai voir la batteuse dont le moteur à vapeur crachait sa noire fumée et, contrastant avec le ciel azur, il rendait celui-ci encore plus majestueux. Après tout, c'était peut-être de cette fumée que venait l'obscurité dans laquelle je finissais ? Mon père, après sept ans d'économies avait pu s'acheter une fameuse moissonneuse-lieuse. Cette machine était révolutionnaire pour nous : elle fauchait, rabattait et mettait en gerbes. Elle nous faisait économiser autant de temps que de sueur ! Il en prenait presque plus soin que de nous. Et personne d'autre que lui n'était autorisé à s'en servir. Je passais dans le champ, il tirait son chapeau, criait mon nom, d'un geste de main, je lui rendais son salut. Mais ces temps d'errance ne duraient généralement que peu de temps, il fallait ensuite aider à rentrer les sacs de blé dans la grange. Mes parents employaient beaucoup de journaliers Piémontais, Belges ou Néerlandais. Des gens agréables à vivre, ils avaient souvent quitté leurs pays en espérant s'enrichir en France. Ils n'avaient pas voulu partir d'Europe et aller aux Amériques comme beaucoup de leurs compatriotes mais désiraient quand même recommencer une sorte de « nouvelle vie ». Je les aimais bien, ils étaient drôles, et gentils avec moi. Souvent, ils donnaient de petites commissions lorsque j'allais en ville.

Fin août, la moisson terminée, j'aidais le berger qui amenait son troupeau dans les champs qui avaient pris des reflets jaunes fauves sur d'autres jaunes bruns, afin que les ovins, comme un troupeau de blancs nuages glanent les derniers épis ayant échappé à la moisson. C'était vraiment une période de l'année délicieuse. Le soir, vers vingt heures avant de rentrer, il m'arrivait de m'allonger dans un champ, ou de monter dans un arbre et d'admirer les espaces, la majestueuse nappe de glèbe, délimitée par des ceintures de haies aux teintes kaki, de la même nuance que le bosquet un peu plus loin. Puis, les minutes filant, je pouvais assister à un mémorable coucher de soleil, qui, par des couleurs

que l'homme n'avait sans doute pas encore définies, sublimait le paysage. Le ciel à cet instant décrivait un camaïeu variant du jaune au violet, les nuages faisaient l'effet de buvards avec le soleil. Que de tonalités, de couleurs, et de nuances diverses !

Mais alors comment ?! Comment se pouvait-il que cela finisse ainsi ? Fallait-il que la providence soit si cruelle avec moi ? Ou cela venait-il de moi ? Oui, peut-être une sorte de contraste céleste ; de ma vie que de belles couleurs avait-je pu mirer, si bien que mort, toute lumière, si veloutée, si attrayante, si magnifique soit-elle, me paraît fade et m'afflige de par sa monotonie. Mais non, ce n'était pas possible ! Ah ! Quelle infamie ! Autrefois même l'automne, saison mal-aimée par les gens de la ville, était jolie saison pour moi.

Vers le début de septembre, nous commençons à récolter les patates, quelle plaie ! Plusieurs hectares à retourner avec une fourche-bêche qui finit par vous arracher la peau des mains, puis il fallait se baisser pour ramasser les « fruits de nos efforts ». Je n'aimais pas beaucoup ce travail car les premiers soirs de la période de corvée je rentrais, malgré ma ceinture de flanelle, avec un mal de dos atroce. Puis, venait le temps du déchaumage, nous n'avions pas ces fameux extirpateurs dont tous les paysans parlaient mais notre vieille charrue araire qui faisait l'affaire. Aux alentours de quinze ans, je prenais l'outil en charge de temps en temps pour que mon père se reprenne. La tâche était difficile, et pour oublier la dureté du labeur, je me complaisais à admirer les mouvements de la terre. Les quelques légères pluies qui étaient passées lui avaient donné une couleur rouge ambre. Elle était parsemée de jaunes épis de paille ou de mauvaises herbes d'un vert agressif. Ensuite, venait la récolte des betteraves à sucre. Que de travaux ! Mais, nous ne nous plaignons jamais, nous gagnions assez d'argent pour vivre agréablement. La fin de l'automne était aussi la période où nous vendions une partie de nos récoltes. Des « gens de la ville » venaient à la maison, leurs attitudes maniérées les rendaient plutôt ridicules et sournoisement, je m'amusais de les voir tacher leurs élégantes demi-guêtres blanches dans les flaques de boue. Lors de cette saison où les averses se faisaient plus courantes,

nous n'apprécions que davantage les soirées autour de la grande table, le soir, où éclairés par une grosse lampe à pétrole, nous savourions l'assise si confortable après une journée de travail debout. Parfois, ma mère me demandait d'aller tirer un ou deux lapins pour faire son civet. Je sortais avec le fusil de chasse de mon père, et n'avais pas à aller bien loin pour croiser un joli bouquin au poil brun clair.

Que je me sentais loin de ces temps maintenant ! Mais après tout, peut-être était-ce une sorte de partage divin, lors de ma vie, tant de belles choses, tant d'agréables sensations s'étaient manifestées à moi. Et le Tout Puissant avait sans doute décidé que j'avais eu amplement ma part, sans doute aussi que ceux qui avaient vécu toute leur vie dans la misère se retrouvaient aujourd'hui dans un palais aux couleurs arc-en-ciel ? Je ne sais pas ! Ou bien une sorte de sentence de la justice divine, pour un crime que j'aurais commis durant mon passage sur Terre ? C'était peut-être au sujet de la Guerre ?

J'avais près de vingt ans quand on a commencé à parler d'elle. Nous n'avions pas le journal, et c'est en allant vendre des lapins au marché que je l'appris : c'était la guerre. Les « boches » étaient maintenant réellement nos ennemis et des affiches étaient placardées aux quatre coins de la ville comme quoi il était question de mobilisation générale. Je suis rentré en ne me pensant pas concerné, mais deux jours plus tard, je reçus ma lettre de convocation et j'allai rejoindre les autres sur la place du village. A cet instant, je n'avais encore aucune idée de ce qui pouvait bien nous attendre. Quelques semaines plus tard, je me retrouvais au milieu de centaines d'hommes, dans un champ qui aurait pu offrir une belle récolte à son propriétaire si celui-ci s'était trouvé plus loin du théâtre des hostilités. Je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait, mais je me doutais bien que les « boches » étaient dans le coin. Un gars disait qu'on était sapé comme nos grands-pères, lorsque quarante cinq ans plus tôt, ils se tapaient dessus dans le même coin. Il n'avait pas tort, on était plutôt « vieillots » avec nos capotes et nos képis bleu marine, nos pantalons bouffants rouge pétant. A un moment, alors qu'on

mâchait des épis, allongés depuis bien deux heures dans le champ, on entendit le clairon, puis le tambour. Tout le monde se releva, les officiers nous criaient dessus et c'est alors que ça s'est mis à tirer. Je ne savais pas d'où ça venait, mais déjà plusieurs copains tombaient en hurlant de douleur, je suivis le groupe, on dut se replier car nous nous trouvions dans un village bien plus calme que le champ. On eut du temps pour souffler, il manquait du monde et il y avait aussi quelques blessés, on les voyait à peine saigner, car la couleur de leurs uniformes rendait celui-ci invisible. J'ai passé quatre longues années de ma vie à faire la guerre. Quelques mois après l'épisode du champ, quand on commençait à bien s'enfoncer dans nos tranchées, ils nous distribuèrent de nouveaux effets : cette fois, ils étaient bleu horizon. Pourquoi cette couleur ? Se distinguer du vert des anglais et des « Alboches », sans doute. De toute façon, ça ne pouvait pas être pire, et là, au moins on avait un casque ! La guerre a été longue, très longue, j'avais l'impression que ça ne faisait que quelques jours que je l'avais quittée. Que d'atrocités, d'horreurs, d'ignominies avons-nous commis ? Je me demandais souvent comment et surtout pourquoi j'en réchappais. Un matin, je ne saurais dire lors de quelle saison, mais je sus quelques temps plus tard que c'était en novembre, une rumeur se répandit le long de la tranchée : la guerre était finie. On ne savait pas vraiment comment le prendre. Je ne savais plus ce que je ressentais, je ne comprenais plus. J'étais perdu. Quelques semaines plus tard, je rentrais au pays. J'étais partagé : extrêmement joyeux de revoir les miens, de reprendre une vie normale, de retrouver les champs, mais le mal, je sentais que je l'avais fait.

Oui, je suppose que c'est ça, mais peut-être aussi est-ce pareil pour tous les hommes qui ont fait la guerre ? Je ne sais pas. Mais après tout, le Seigneur m'aurait-il infligé pareille punition alors que je n'étais pas coupable. Alors quoi ? D'où viennent ces ténèbres ? Aucun son n'en provenait non plus, et tout ce que je pouvais faire m'était insonore. J'enrageai de me retrouver de la sorte, et cette rage n'était que décuplée par la

présence de mes souvenirs.

Au bal, j'avais rencontré Louise, la fille de l'épicier d'un village à quelques lieux. Cela faisait maintenant quelques mois que nous nous fréquentions et nous étions maintenant fiancés. Un jour, je quittai la campagne et pris le train - imposante machine, née des Hommes, crachant ses épaisses fumées noires et blanches qui semblaient en perpétuel combat pour prendre le dessus sur l'autre - pour aller voir mon cousin de la capitale, Albert. La ville de Paris était pour moi un paradoxe, à la fois tout me paraissait reclus et étroit, on distinguait difficilement l'horizon et les couleurs grisâtres et ternes accentuaient cet effet. Mais, Paris était aussi une ville énorme à sa manière, par rapport aux autres villes dans lesquelles j'étais déjà allé, que d'extravagance ! de démesure ! Quelques jours après mon arrivée, Albert m'emmena dans un bistrot. Il y avait un petit orchestre à l'intérieur, mais les musiciens avaient une particularité : ils étaient noirs ! C'était la première fois que j'en voyais et je me suis dit que la musique de gens à la peau sombre ne pouvait qu'être triste. Et ils se mirent à jouer. J'ai tout de suite compris mon erreur : une explosion de couleurs musicales, des tonalités que je n'avais jusque-là jamais entendues. Une musique totalement nouvelle, pour moi qui ne connaissait pratiquement que les chants de messe. Les tonalités étaient belles et à la fois libres. La haute voltige du saxophone soprano, les chorus du trombone, les délires rythmiques du batteur, tout était surprenant. En sortant, tout bouleversé par cette orgie musicale, je demandai à mon cousin de quoi il s'agissait. « Du Jazz ! », me répondit-il.

Si loin. Si loin semblaient ces doux plaisirs maintenant. Sur ce retour à la réalité, je me mis à penser aux autres morts, étaient-ils de la sorte, prisonniers d'un néant, contre qui rien n'est possible. Il y avait bien des hommes qui auraient mérité de se retrouver en ma condition post-mortem. Les Allemands par exemple.

Il y eut une autre guerre, les gens ont commencé à en parler juste après les moissons. Et c'est juste avant celles de l'année suivante, alors que nous récoltions les

vertes luzernes qu'elle a pris fin, pour nous du moins. Cette fois, c'est mon premier fils qui y est allé. Les « Vert de gris » nous envahirent. Nous avons continué à vivre normalement, et n'avons pas trop souffert de la guerre en général. Plus tard, les Américains sont arrivés. Et nous avons appris. Nous avons appris pour les Juifs, pour la Pologne, pour le Japon, pour tout. J'étais presque honteux d'avoir traversé cette noire période, à l'abri de tout mal alors que le monde était gravement mal-en-point. C'est un an après la guerre que j'ai été malade. Un rhume printanier. Je n'imaginai rien de bien grave au début. Des roses nourrissons étaient passés à travers de maux bien pires. Nous n'avons même pas appelé le docteur. Et puis tout est allé très vite, du champ, je me suis cantonné au potager, puis du potager à la maison, de la maison toute entière à la chaise, de la chaise au lit, du lit à la pénombre. Un changement d'état qui s'est opéré en quelques jours.

Et je suis mort.

Et qui es-tu, toi que j'abreuve de mes sombres pensées. Lis-tu ? Entends-tu ? Regardes-tu ? Je n'en sais rien, mon cher. En ce néant où je suis, tout à l'exception de mes souvenirs irisés n'est qu'interrogation.